

Atelier vidéo : « le camping des langues »

Accueilli au centre d'évaluation de soins ambulatoire et de réhabilitation (C.E.S.A.R.), Hugo, qui souffre de troubles psychiatriques sévères, a participé à l'atelier vidéo cette année. Au fil des séances et de nos observations Hugo s'est progressivement transformé en investissant cette médiation et en construisant son personnage de fiction. Déborah Mercier, infirmière, nous le raconte.

Au C.E.S.A.R., structure d'un hôpital psychiatrique à Lyon, nous accueillons des personnes inscrites dans des parcours de rétablissement à des étapes différentes, certains sont encore hospitalisés, d'autres vivent à l'extérieur. Notre place est d'identifier leurs ressources personnelles afin qu'ils trouvent une place dans notre société. Ainsi, nous accordons une place importante à l'inventivité, la créativité et cette année, nous avons décidé de créer un atelier vidéo.

Le cadre - Au départ le groupe est pensé sur 10 séances du vendredi 7 février 2020 au vendredi 10 avril 2020 (avec une souplesse en fonction des besoins du tournage). En réalité, la structure a fermé 3 mois pendant le premier confinement. On a repris en août 2020 et on a ajouté 3 journées complètes de tournage à l'extérieur (dans un parc municipal).

Les indications - Sur motivation des personnes accompagnées. Cet atelier est proposé à toutes les personnes concernées par des troubles psychiques au pôle de réhabilitation psychosociale. L'idée étant le principe de « l'auto-régulation » naturelle. Nous ne mettons pas de critère d'inclusion pour ne pas avoir de critère d'exclusion !

Moments et lieux des séances - Les vendredis dans une salle des locaux de notre structure et tournage à l'extérieur en fonction des besoins du tournage.

Les objectifs - Entre fiction et documentaire, il est question d'adresser un message à un public ordinaire.

- Réaliser un film dans le but de mobiliser les personnes accompagnées autour d'une création collective.
- Jouer un rôle peut permettre de travailler ses capacités d'adaptation à des situations sociales et des contextes variés guidés par les besoins du scénario.
- Inventer une histoire, prendre du recul sur la réalité en travaillant ses capacités d'abstraction et d'imagination.
- Travail autour de l'image que l'on se fait de soi, et sur celle que l'on souhaite transmettre aux autres.
- Retrouver la capacité à s'investir dans un projet.
- S'engager, retrouver du plaisir, participer à une aventure collective.
- Partager avec un groupe des choses que l'on aime (lieux, musiques, objets).
- Utiliser la vidéo pour transmettre un message, s'adresser à un public.
- Mettre en valeur l'inventivité et la créativité présente en chacun d'entre nous.
- Prendre de la distance par rapport aux images qui nous entourent, dans un but d'éducation à l'image.

D'une rencontre professionnelle à la mise en route d'un atelier vidéo

Ce projet d'atelier vidéo naît d'une rencontre professionnelle. A l'arrivée d'Elsa en novembre 2019, interne en psychiatrie pour son semestre dans notre structure, nous discutons de nos expériences communes autour de la création de films. Lors de nos échanges, le média de la vidéo arrive vite. Il résonne en chacune de nous comme pouvant être une médiation très intéressante où il est aussi question de regard sur soi et sur l'autre. Nous passons du temps à décortiquer ce que représente le groupe, la manière d'animer, de se positionner en croisant nos regards. Nous trouvons un accordage certain autour notamment de la posture soignante, la justesse du guidage proposé. C'est tout un jeu d'équilibre pour trouver le bon curseur pour faire émerger la créativité en s'autorisant des espaces vides tout en restant dans une certaine mobilisation. C'est comme une cadence, un rythme à ajuster en permanence entre les mouvements de chacun. Nous franchissons

donc une première étape fondamentale : constituer notre binôme professionnel pour animer cet atelier vidéo. En effet, la vidéo est un média exigeant : l'aspect technique qui nécessite de réelles compétences ; la diversité des actions qui peuvent être menées ; le champ des horizons possibles qui amènent à la création ; les particularités inhérentes à chacun avec les enjeux liés d'être filmés. Toutes ses composantes nécessitent une mobilisation certaine, une énergie particulière et aussi un accordage professionnel.

Des trajectoires individuelles à la création d'une histoire collective

Ainsi, nous présentons l'idée de ce groupe vidéo aux professionnels de trois unités du pôle de réhabilitation afin d'impliquer nos collègues pour proposer aux personnes concernées cet atelier. Une salle est identifiée et l'atelier a lieu tous les vendredis de 14h à 16h pour un temps collectif. Nous accueillons alors six personnes concernées lors d'une première séance où l'on tente d'expliquer nos idées, la forme de ce groupe à venir. Une dynamique débute avec des personnes ayant des parcours très différents. Ce premier jour, les idées et questions fleurissent : « *est-ce qu'on va parler de psychiatrie dans la vidéo ?* », « *on pourrait inventer une machine pour guérir la ville, on aurait plus besoin d'hôpital psychiatrique, ça suffirait* ». « *Pourquoi pas faire un mouvement, lancer un objet ?* ».

Nous spécifions la structuration des séances telles que nous les avons pensées en amont : à chaque fois, nous faisons le tour de ce que chacun souhaite nous apporter comme matière personnelle : un texte, une chanson, une vidéo, un objet ou d'autres choses auxquelles nous n'avons pas pensé. Nous prévoyons des temps individuels entre chaque séance pour diversifier les espaces de rencontre et voir en individuel comment quelque chose de personnel peut se transformer au profit d'un récit collectif fictif. C'est ainsi que nous récoltons une chanson, une vidéo filmée à la montagne, une vidéo d'un train en mouvement, la découverte d'une voiture de modélisme et une chorégraphie de danse. Nous mettons en commun ces objets et les découvrons ensemble. Ensuite, nous faisons à chaque séance des petits exercices souvent utilisés au théâtre pour aider à la dynamique du groupe et faire émerger de la matière autrement. Par exemple, nous proposons d'écrire des mots évoquant une action, un lieu, un objet. La notion de plaisir est présente : « *pensez à un mot qui vous fait du bien* ». On tire au sort, on joue avec ses mots, on les assemble et des phrases se forment : « *Françoise la fourmi mange une pomme en conduisant et boit dans une tasse de café et va dans sa chambre* » ou « *Mario Bros danse avec Blanche neige et croque une pomme Françoise de Chamonix dans le métro* ». « *C'est parti, maman mange de la salade composée cosmique* », « *Aujourd'hui, c'est l'été et maman dormait et sautait sous la tente mais curieusement il n'y a pas de surprise party eh pépé* ».

A partir de ces matières rapportées, nous effectuons des petits jeux de rôles improvisés qui mettent en scène nos premières histoires fictives. C'est très ludique et chacun trouve une place : jouer, filmer, observer. On se laisse le choix d'être où l'on se sent bien et on élargit aussi dans cet espace le cadre limité d'une forme de réalisme, d'une histoire qui se voudrait raisonnée ou raisonnable. Ce champ des possibles, est amusant et protégé par la structure de l'atelier.

Quel déroulement des séances ?

A chaque séance, nous prenons le temps de nous retrouver, nous mettons en valeur les matières rapportées de chacun. Nous reprenons nos petits exercices de mise en scène pour constituer progressivement le fil de notre scénario. Les séances défilent et ne se ressemblent pas. L'énergie varie, la présence ou l'absence des uns ou des autres modifient le cours de l'atelier mais nos jeux de rôles, les exercices de théâtre, les retours sur ce que chacun amène, deviennent comme des rituels.

La caméra s'allume progressivement au fil des séances. Elle circule de main en main, elle filme des moments, des émotions et puis la construction progressive de notre histoire. C'est le temps aussi de la voir s'allumer, de prêter cette attention particulière à l'image de soi quand on sait que

nous sommes filmés. Puis, c'est le temps d'oublier la caméra progressivement pour laisser place à plus de spontanéité. Les moments où l'on regarde ce que nous avons filmé lors des séances de préparation laissent place aux réactions diverses : « *je n'aime pas ma voix* », « *je parle pas assez fort* », « *ça me gêne de me voir danser devant la caméra* ». Nous prenons soin de ces moments de transition où nous discutons de nos ressentis. L'investissement et la forte implication de chacun contribue à un climat groupal structurant et bienveillant.

Quelle construction de l'histoire ?

Un travail d'écriture s'amorce, c'est un premier temps particulier qui peut être vécu douloureusement. En effet, l'imaginaire se fige et l'histoire se construit alors même que les idées continuent de fuser. Dans un même temps, c'est cette première étape de structuration qui est nécessaire pour avancer, se décaler, mettre à distance ses éprouvés et pouvoir orienter son énergie vers le travail de la fiction. Il faut mettre en cohérence notre histoire, s'accorder ensemble et arriver à s'arrêter, à se mettre d'accord avec la perspective du tournage à venir. Le synopsis se construit alors avec un découpage scène par scène. Progressivement, les personnages se définissent et l'histoire s'écrit : c'est la naissance du « *camping des tongs* ». *Le décor est planté, on ne peut rentrer dans ce camping qu'avec des tongs qui sont scannées à l'entrée comme un droit de passage. De vieux amis se retrouvent : ils s'appellent Jean-Pierre, Patrick et Speed. Ils viennent par surprise pour l'anniversaire de Françoise. Rose, animatrice du camping et professeure de danse anime et guide la chorégraphie de la « surprise party ». Et Roger, lui, vient semer le trouble. Il arrive d'une autre planète. A la fin, c'est Speed le pilote de course automobile muet qui se met à parler et veut ramener tout le monde dans sa petite voiture télécommandée.*

C'est finalement une histoire drôle, un peu loufoque, qui emprunte des petits bouts de chacun. Après trois mois d'atelier hebdomadaire, nous arrivons au bout de l'écriture du scénario et nous nous apprêtons à démarrer le tournage. C'est une destination finale où le chemin pour y parvenir a laissé des traces d'un imaginaire collectif. L'écriture se fige et c'est le moment de penser au tournage. On imagine alors nos costumes, le matériel nécessaire, et puis le lieu à l'extérieur des murs de l'hôpital dans un parc de la région. C'est à cette étape que la période du confinement suite à l'épidémie de covid19 arrive. Notre structure ferme et le groupe s'arrête. Dans ce contexte sanitaire particulier, nous créons une adresse mail pour le camping des tongs avec l'idée d'une forme de permanence de ce groupe. Nous gardons un lien téléphonique et échangeons de courtes vidéos via cette adresse mail entre l'ensemble des participants en référence à notre scénario.

Presque 3 mois s'écoulent et notre structure finit par réouvrir. Il faut relancer la machine : le groupe se retrouve. Allez c'est parti ! Nous relisons avec amusement notre scénario et nous organisons une première journée de tournage. Une forme de découragement se fait sentir dans cet élan à reconstruire après cette longue coupure. Nous nous déplaçons, trouvons une place pour notre groupe dans ce parc, au milieu des autres. Il faut se réhabituer à la caméra, trouver l'énergie d'installer le matériel de notre

« *camping des tongs* ». Chacun a choisi une tenue vestimentaire, celle de son personnage. Les trois journées de tournage sont longues. Nous partons de l'hôpital en minibus, avec des tentes, des chaises de camping, des sacs à dos, un pique-nique, des accessoires. Nous partageons des moments uniques, parfois l'improvisation nous pousse à nous mettre en scène et rire ensemble. Chacun a vraiment l'envie d'aller au bout de l'aventure même si parfois la fatigue se ressent. Il faut alors relancer les participants en les interpellant directement par leurs noms de scène. Ce jeu permet une certaine proximité, voire de la familiarité.

Entre fiction et réalité, illusion créative et concrétisation, nous faisons des allers-retours. Ce support est exigeant et l'aventure aboutie nous semble à la fois proche et lointaine. Il faut composer avec les mouvements psychiques des uns et des autres, s'adapter au fil de la journée aux variations d'énergie individuelle et collective. Nous tenons le fil de cet engagement

motivant. La technique est la partie la moins maîtrisée et pourtant qui a une importance capitale au moment du tournage : la prise précise du son à l'extérieur, les règles exigeantes du cadrage, la considération des acteurs, la mise en scène, la prise en compte de l'environnement et puis les personnes qui ne jouent pas. Tous ces éléments font partie intégrante du décor, des souvenirs partagés derrière la caméra. Ainsi, après un début de groupe où nous avons décidé en tant que professionnels de participer au même titre que les autres aux différents jeux de rôles, à cette étape du tournage, nous repassons derrière la caméra.

Une expérimentation qui suscite des réflexions

Ce groupe se décale du cadre classique d'un groupe thérapeutique type : le temps s'étire au gré des exigences du scénario et du film à finir. L'engagement des participants est corrélé à l'avancement du scénario. C'est une aventure collective dans laquelle on s'engage. Il faut faire avec l'absence et la présence, dans une certaine souplesse. Les participants deviennent des acteurs lorsque la caméra est allumée. L'atelier vidéo présente la règle différemment : pour les besoins du tournage, c'est l'acteur qui est sollicité ce qui facilite la compréhension et l'acceptation du « cadre à respecter ». Nous ne faisons que proposer des moyens, des techniques pour permettre à chacun d'aller plus loin. Il y a une certaine liberté d'aller et venir, de s'impliquer ou pas, de rester en dehors, d'être observateur un moment. Nous accueillons le mouvement naturel de l'auto-régulation du groupe en intervenant le moins possible.

De notre côté professionnel, nous respectons toutes les deux les mêmes règles que les autres participants. Pour autant, nous ne sommes pas les mêmes. Nos places de professionnelles sont identifiées par ailleurs dans d'autres types d'accompagnement. Entre deux séances, nous restituons ce qui s'est passé et anticipons la séance à venir. Cette « longueur d'avance » balise une structure et nous permet d'être présentes et disponibles pour accueillir l'Autre. Ces allers retours avec soi induisent de supporter une part d'inconfort et de non-maîtrise. On s'invente vidéaste pour l'occasion alors que ce n'est pas notre métier. Sous couvert que l'on ait participé à la co-animation d'un groupe vidéo ou la mise en scène d'un film amateur, quelle légitimité alors pour animer un atelier vidéo et prétendre faire un film ? Certes, notre cadre d'atelier thérapeutique nous rappelle d'autres exigences, d'autres enjeux. Mais lesquels ? Ne sont-ils pas confondus avec ce jeu d'acteurs dans une considération autre ? Nous, comme techniciennes, nous retrouvons ainsi ensemble, comme sur un lieu de tournage, considérées comme des acteurs et moins comme des soignants ou soignés de la psychiatrie.

Au gré des séances, notre place de soignante a évolué et nous nous sommes interrogées sur la balance entre médiation artistique et atelier thérapeutique. La place d'acteur est très valorisante et nous avons eu à cœur de prendre au sérieux et de respecter toutes les propositions de jeux qui ont été faites. Cela nous a permis de pouvoir faire un pas de côté par rapport au regard psychiatrique qui peut laisser craindre des élans mégalomaniacs ou autres délires ou hallucinations pouvant transformer la perception que les personnes ont d'elles-mêmes. Ces craintes que nous avons pu partager à différents moments de l'atelier ont été surmontées grâce aux règles de jeu qui permettent de naviguer entre fiction et réalité en distinguant les espaces. Soigner peut aussi passer par le jeu, se rencontrer autrement permet de créer des relations de confiance.

Endosser un rôle, c'est partir de soi, c'est accepter de jouer un autre que soi dans un espace particulier et consacré. C'est une opportunité pour être quelqu'un d'autre aussi. Chacun crée son personnage avec des éléments personnels mis au profit du collectif et se décalant d'un soi qu'il faut souvent s'appliquer à protéger. La fiction protège ainsi du réel et fait baisser une certaine charge émotionnelle. Le renvoi de la caméra est important. A une époque où le support vidéo est grandement utilisé et très accessible, il n'en est pas moins engageant. On vit tous l'expérience de se regarder à l'image. La première fois, nous posons souvent le regard sur nous. L'image globale est restreinte sur soi. Puis, après plusieurs visionnages, nous pouvons élargir

notre regard sur les Autres, sur ce qui nous entoure. L'enjeu de la construction de notre histoire fictive collective se situe dans la transformation de chaque individualité en personnage de fiction, à trouver, à faire émerger.

Hugo : « Speed »

Parmi les participants de l'atelier, il y a Hugo. D'origine brésilienne, Hugo est arrivé en France vers l'âge de 5 ans où il a été adopté par une famille française. Aujourd'hui, âgé de 26 ans, son parcours est émaillé de plusieurs hospitalisations en psychiatrie. Il nous est présenté avec un parcours chaotique dessiné par des moments de colère intense l'ayant conduit à des comportements excessifs. Son niveau de compréhension le dessert parfois, il peut avoir des comportements assez impulsifs et une proximité avec l'autre ne correspondant pas toujours à une altérité normée. Il est actuellement encore hospitalisé et nous l'avons rencontré dans notre structure de réhabilitation psychosociale il y a une année environ. Très vite, Hugo nous parle de sa passion pour le modélisme et nous laisse imaginer qu'il aimerait qu'on le filme seul avec sa petite voiture en l'écoutant nous dérouler le fil de sa mécanique. Dès son arrivée le premier jour dans le groupe, il garde ses écouteurs avec une musique forte que l'on entend tous. Il pose sur la table tout son matériel de modélisme, support à la relation qui suscite l'attention. Il montre des signes d'impatience. Nous pouvons imaginer que pour pouvoir rester auprès de nous, il a besoin d'une attention particulière qui nous demande aussi de nous adapter avec souplesse à ses mouvements particuliers. Parfois, il a besoin de s'extraire du groupe pour mieux revenir. Nous l'accompagnons tranquillement en lui demandant de soigner ses transitions, de partir en nous prévenant s'il pense revenir. Il nous convoque souvent à une place particulière et a souvent une attitude qui ne correspond pas aux règles et aux codes sociaux souvent attendus dans un groupe thérapeutique.

Au fil des séances, il se montre de plus en plus présent. Il baisse le son de sa musique, peut intervenir et donner son avis. Il est sensible à une forme de valorisation, il demande souvent s'il peut montrer sa voiture, la faire rouler, parfois il prend la caméra pour filmer. A mi-chemin des séances, le scénario commence à se dessiner et le groupe le sollicite pour qu'il parle de son personnage de fiction. Ce jour-là, il est mutique en prenant une place nous signifiant qu'il n'a pas envie de participer à l'atelier. L'enjeu, pour nous, est de l'inclure avec ce qu'il nous donne de lui, ce qu'il nous montre. C'est ainsi que nous le soutenons pour créer son personnage en partant de ses différentes attitudes. Alors, qu'il s'apprête à quitter la salle, nous l'interpellons en questionnant son personnage de fiction et en l'accordant à l'histoire collective déjà bien amorcée : « *alors donc vous êtes muet* » ? Il s'arrête, sourit et dit « *oui* » en hochant la tête. Les autres participants s'en saisissent et l'interrogent davantage. Hugo trouve sa place ce jour-là et son personnage semble en adéquation avec son vécu interne du moment. Ainsi, il se dirige vers le tableau effaçable, il écrit « *Speed* ». « *C'est ton nom ?* » interroge le groupe et s'en suit un dialogue improvisé, joué, où Hugo incarne son nouveau personnage en expérimentant son langage des signes. Il a trouvé sa place à cet instant et il a pu utiliser ensuite son personnage et poursuivre l'atelier vidéo jusqu'à la fin. Nous l'avons vu progressivement éteindre sa musique, rester avec nous tout au long des séances et laisser sa voiture de modélisme un peu de côté. Cette transformation visible semble l'avoir vraiment impactée d'une manière positive. Il s'est ainsi constitué une nouvelle enveloppe fictive correspondant peut être à une image plus facile pour lui à donner en société avec moins d'exigences notamment en n'étant plus obligé de parler, protégé et limité par cette casquette de pilote automobile.

« Entre eux et jeux, entre je et nous »

Pour conclure

Ainsi nous sommes partis de « rien », avec l'idée d'une place la moins interventionniste possible en tant que professionnelles de santé. L'histoire s'est dessinée progressivement et surtout s'est structurée naturellement comme s'il y avait quelque chose de magique et de non maîtrisé. Tous les morceaux se sont recollés doucement. Chacun s'est trouvé un personnage significatif,

engageant une part de soi, protégée par la fiction. Nous avons tenu le fil des séances, le fil de l'histoire en veillant à une certaine cohérence du scénario. Nous avons été alertes aux mouvements psychiques de chacun et tout ce que peut faire vivre cette médiation. Parfois, nous avons été prises dans l'engrenage de nos organisations, de notre planning, de la « nécessité » d'avancer semaine après semaine avec une certaine exigence. Alors, nous nous posons souvent cette question : notre élan créatif est-il partageable ? Sommes-nous véritablement à l'écoute de leurs envies ? Il y a le temps de la réflexion et le temps de l'action. Il y a ce moment de l'écriture du scénario et il y a surtout le temps de chacun que nous devons nous appliquer à respecter. Une certaine émulation émane de ce projet d'atelier vidéo.

Marquées par nos expériences personnelles respectives du support vidéo, nous nous sommes trouvées toutes les deux dans nos corps de métier et surtout dans nos personnalités et envies de créer. Il nous semble que c'est cette énergie qui est le point de départ de cet atelier vidéo. Dans cet élan créatif, nous aurions pu ne jamais nous arrêter de créer, de réfléchir, d'échanger nos réflexions et nos vécus sur les retours des séances de l'atelier. En parallèle, la trame de la construction concrète du film et les contraintes inhérentes à nos organisations de travail se sont immiscées comme une butée. C'est certainement entre ces espaces que l'équilibre de notre groupe s'est appréhendé et formé. Finalement, la finalité du film s'inscrit comme une étape d'un long chemin aux multiples questionnements. Comment laisser des traces de cette aventure ? Comment restituer aux participants ce qu'ils ont donné ? Pour qui ? Quel message adressé à partir de ce support. Ainsi la motivation collective réside aussi dans la finalité de produire quelque chose, de « faire un film », de garder aussi cette vidéo comme traces perceptibles, de se l'approprier et de choisir chacune et ensemble ce que l'on souhaite en faire.

Déborah Mercier, infirmière, CESAR (Centre d'évaluation et de soins ambulatoires en réhabilitation), Centre hospitalier Saint-Jean-de-Dieu, Lyon.